

Sixième dimanche du Temps Ordinaire 2024 — Nos maladies et la grâce du Seigneur

Nous voici au dernier dimanche avant que ne commence le Carême, et l'Église nous propose un récit de guérison. Or c'est justement le thème principal du Carême : la *guérison* que le Seigneur veut opérer en nous. Il veut que nos cœurs soient guéris, Il nous propose sa force de vie, le soulagement par rapport à ce qui entrave notre chemin vers Lui. Dans tout l'Évangile, Jésus apporte aux hommes cette force de vie, qui est la Bonne Nouvelle du Salut : c'est pourquoi comme nous l'avons entendu, « de partout on venait à lui ». Les foules affluent vers le Sauveur qui est porteur de la Grâce de Dieu et de la délivrance.

Celui que Jésus guérit aujourd'hui est affligé d'une terrible maladie, la *lèpre*. Dans l'Évangile, cela a un sens profond : à travers cette souffrance du malade, on reconnaît la maladie dont Jésus est venu nous guérir, c'est-à-dire le *péché* et la séparation de Dieu. La lèpre est comme une maladie "symbolique" : elle représente l'impureté de l'homme face à Dieu. C'est pourquoi, comme nous l'avons entendu dans la première lecture [Livre du Lévitique], la Loi de Moïse est extrêmement sévère et précise sur la manière dont les malades de la lèpre doivent se comporter. Non seulement cette maladie est contagieuse, mais elle déforme le corps humain : *l'image de Dieu* que l'homme porte en lui, est dénaturée. Le péché, lui aussi, déforme l'image de Dieu que nous sommes ; il nous empêche d'être pleinement ressemblants avec Jésus, et abîme notre qualité d'enfants de Dieu. En guérissant ce lépreux, Jésus affirme sa victoire sur le Mal et sur le péché.

Mais la lèpre, bien sûr, n'est pas seulement un symbole. Il s'agit d'une maladie très réelle, très concrète qui existe toujours dans le monde, et qui engendre de grandes souffrances. Nous avons d'ailleurs prié pour les malades de la lèpre, lors de la Journée mondiale des lépreux (il y a deux semaines). Et aujourd'hui, en ce dimanche de la santé (fête de Notre-Dame de Lourdes), nous sommes ramenés à cette dimension très concrète de nos maladies corporelles ; nos corps sont fragiles, précaires, nous sommes faibles et nous vieillissons... L'Évangile nous parle du péché, mais il est aussi très réaliste sur notre condition humaine : Jésus a accompagné des malades, Il a vécu des deuils, Il a souffert Lui-même dans son corps.

À travers cette dimension concrète, nous comprenons qu'il y a un lien entre la *fragilité* de notre corps et le *péché* qui nous blesse. Dans l'Évangile, Jésus guérit ensemble les corps et les cœurs ; par exemple dans l'épisode bien connu du paralytique [Mc 2,5], avant de guérir le malade, Il commence par lui donner le pardon. La maladie, la faiblesse du corps, est *en relation avec la blessure du cœur* qu'on appelle le péché. Naturellement, cela ne veut pas dire que les malades seraient plus pécheurs que les autres, ni que la maladie serait une punition pour les péchés ! Jésus réfute avec vigueur ce raccourci [p.ex. dans Jn 9,3, où les disciples se demandent quel péché a commis un homme pour être aveugle] : non, les malades ne sont pas frappés par Dieu pour leurs péchés. Mais mystérieusement, le péché de l'homme introduit un désordre, une séparation entre Dieu, nous, notre âme, notre corps : le corps ne nous obéit plus, il se fragilise, se dérègle, il n'exprime plus l'amour pour lequel il est destiné.

Face à cette fragilité, face à la souffrance qui en découle, on peut se révolter : si Dieu était bon et tout-puissant, il n'y aurait pas la maladie ni la mort ! Et encore, de la même manière, si Dieu était Amour, il n'y aurait pas non plus le mal, la violence et la guerre. Mais si Jésus est venu nous guérir, c'est dans notre âme et dans notre corps ; et pour cela, Il a choisi de *prendre cette souffrance sur Lui*. Dans l'Évangile la guérison a l'air facile : Jésus dit tout simplement : « Je le veux, sois purifié ». Mais s'Il dit cela, c'est parce qu'Il accueille *en Lui* cette souffrance, qu'Il la *porte sur ses épaules* avec la Croix. Les malades ne sont pas punis par Dieu : bien au contraire, ils sont ceux dont Jésus se fait le plus proche dans leurs souffrances.

En ce dimanche de la santé, si nous voulons être disciples du Christ, il s'agit d'*imiter son attitude* avec nos frères malades [cf. saint Paul dans la deuxième lecture : « Imiter-moi, car moi aussi j'imite le Christ »]. Se révolter face à la maladie d'un proche, c'est encore rester "extérieur" à la souffrance. Nous, baptisés, nous sommes invités à *prendre le mal sur nous* comme Jésus ; à nous faire tellement proches, que nous pouvons souffrir avec nos frères [« compassion »]. Depuis deux mille ans, l'Église transmet aux malades l'amour de Jésus ; à Lourdes, comme dans tous les lieux où on s'occupe des malades (et dans nos paroisses, par les visites aux malades et par le sacrement des malades), c'est la Grâce de Dieu qui agit continuellement sur les cœurs pécheurs et sur les corps fragiles. Soyons témoins de la Victoire de Jésus sur la maladie, sur le mal et sur la mort.